



**HAL**  
open science

## “ La fontaine de Salmacis. Hantise de la mollesse et construction du masculin chez Rousseau ”

Christophe Martin

### ► To cite this version:

Christophe Martin. “ La fontaine de Salmacis. Hantise de la mollesse et construction du masculin chez Rousseau ”. Jean-Marie Roulin, Daniel Maira. Masculinités en Révolution de Rousseau à Balzac 2013, Publications de l'Université de Saint-Etienne, pp.31-48, 2013, Masculinités en Révolution de Rousseau à Balzac, 9782862726366. hal-03151818

**HAL Id: hal-03151818**

**<https://hal.science/hal-03151818>**

Submitted on 25 Feb 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**« La fontaine de Salmacis. Hantise de la mollesse et construction du masculin chez Rousseau »**

**dans *Masculinités en révolution, de Rousseau à Balzac*, éd. Daniele Maira et Jean-Marie-Roulin, Saint-Étienne, PUSE, 2013, p. 31-48.**

A considérer le spectre sémantique de la notion de « mollesse » dans la langue classique, on ne peut qu'être frappé par la remarquable aptitude du terme à glisser du concret à l'abstrait, du physique au moral, du propre au figuré. Au sens physiologique du terme, la mollesse caractérise d'abord le corps des nouveau-nés : « les fibres du cerveau dans l'enfance sont *molles*, flexibles et délicates »<sup>1</sup> ; « les fibres [de l'enfant], *molles* et flexibles, prennent sans effort le pli qu'on leur donne ; celles de l'homme, plus endurcies, ne changent plus qu'avec violence le pli qu'elles ont reçu »<sup>2</sup>. Mais les femmes, elles aussi, « ont les fibres plus *molles*, plus flexibles, plus délicates que les hommes »<sup>3</sup>. Dans son acception plus abstraite et morale, le terme s'applique surtout aux hommes qui se sont affaiblis en compagnie des femmes, qui ont perdu la fermeté de leur vertu (*virtu*)<sup>4</sup>. La définition de Furetière (1690) de l'adjectif « mol » est particulièrement significative de l'indistinction, au moins partielle, qui prévaut dans les usages du terme entre le concret et l'abstrait : « MOL, se dit fréquemment en choses morales, de ce qui est flasque et sans vigueur, tant à l'égard du corps que de l'esprit. C'est un homme *mol* et efféminé, qui n'est pas capable de grande fatigue, qui n'a point de cœur ni de fermeté ». Quant au substantif « mollesse », il est défini par Richelet (en 1679) comme une « sorte de délicatesse lâche [...] qui sent plus la femme que l'homme et qui n'a rien de fort », et bien plus tard, dans l'*Encyclopédie*, comme la « délicatesse d'une vie efféminée, fille du luxe et de l'abondance »<sup>5</sup>.

La notion est donc essentielle, à l'âge classique, pour désigner la menace d'un *devenir féminin* de l'homme. On songera en particulier à la récurrence du terme et de ses dérivés dans le *Télémaque* de Fénelon, par exemple au moment où le jeune homme arrive à l'île de Calypso : « Que les dieux me fassent périr plutôt que de souffrir que la mollesse et la volupté s'emparent de mon cœur ! Non, non, le fils d'Ulysse ne sera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche et efféminée »<sup>6</sup>. Ou lorsqu'il pénètre dans l'île de Chypre :

En arrivant dans l'île, je sentis un air doux qui rendait les corps lâches et paresseux, mais qui inspirait une humeur enjouée et folâtre. [...] Je vis de tous côtés des femmes et de jeunes filles vainement parées, qui allaient chantant les louanges de Vénus se dévouer à son temple. [...] L'air de mollesse, l'art de

---

<sup>1</sup> Malebranche, *De la recherche de la vérité*, I, livre II, chap. 6, dans *Œuvres*, éd. G. Rodis Lewis, Paris, Gallimard, 1979, t. 1, p. 172.

<sup>2</sup> Rousseau, *Emile ou de l'éducation* (1762), livre I, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1969, t. 4, p. 260.

<sup>3</sup> Montesquieu, *Essai sur les causes qui peuvent affecter l'esprit et les caractères*, dans *Œuvres et écrits divers I*, Oxford, Voltaire Foundation, 2003, OC, t. 9, p. 236.

<sup>4</sup> « Tout inspirait la mollesse dans Rome. Les femmes y aimaient le plaisir et cherchaient à plaire » (Cartaud de la Vilatte, *Essai historique et philosophique sur le goût*, Amsterdam, 1736, p. 78).

<sup>5</sup> Art. MOLLESSE (chevalier de Jaucourt), *Encyclopédie*, t. X, 1765.

<sup>6</sup> *Télémaque*, éd. J. Le Brun, Gallimard, 1995, p. 35.

composer leurs visages, leur parure vaine, leur démarche languissante [...], tout ce que je voyais dans ces femmes me semblaient vil et méprisable.<sup>7</sup>

Plongé dans cette atmosphère de mollesse, Télémaque se « sen[t] affaiblir tous les jours »<sup>8</sup>. Car la mollesse qui règne dans l'île de Chypre est l'agent d'un redoutable *énervement* de toutes les qualités viriles. D'où les sévères injonctions de Mentor à Télémaque : « Fuyez me dit-il d'un ton terrible. Ici la terre ne porte pour tout fruit que du poison, l'air qu'on respire est empesté. [...] La volupté, lâche et infâme qui est le plus horrible des maux sortis de la boîte de Pandore amollit tous les cœurs... »<sup>9</sup>.

L'importance que Fénelon accorde à la notion, à mi-chemin de la morale et de la spiritualité, est illustrée en particulier dans l'une de ses *Lettres spirituelles* adressée « à un converti » :

Ce que vous avez le plus à craindre, Monsieur, c'est la mollesse et l'amusement. [...] La mollesse est une langueur de l'âme, qui l'engourdit, et qui lui ôte toute vie pour le bien ; [...] La mollesse ôte à l'homme tout ce qui peut faire les qualités éclatantes. Un homme mou n'est pas un homme ; c'est une demi-femme. [...] Enfin souvenez-vous, Monsieur, [...] que la mollesse énerve tout, qu'elle affadit tout, qu'elle ôte leur sève et leur force à toutes les vertus et à toutes les qualités de l'âme, même suivant le monde. Un homme livré à sa mollesse est un homme faible et petit en tout.<sup>10</sup>

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la contamination du féminin devient un thème récurrent chez les satiristes et les moralistes. C'est ainsi que dans *L'Année merveilleuse ou les hommes-femmes*<sup>11</sup>, l'abbé Coyer décrit la toilette comme le lieu d'un brouillage des signes distinctifs du sexe des individus, mettant en scène « la subversion de la polarité sexuelle et l'échange des marques de la différence »<sup>12</sup>. Comme l'a observé Louis W. Marvick, « la “mollesse” est le constant reproche que le XVIII<sup>e</sup> siècle s'adresse à lui-même, reproche presque toujours aggravé d'adjectifs tels que “faible” ou “efféminé” »<sup>13</sup>. Le chevalier De Jaucourt voit ainsi dans la mollesse le symptôme majeur du mal qui ronge la société française :

Nourris dans ses bras, plongés dans ses honteux délices, nous regardons les mœurs de quelques peuples de l'antiquité comme une belle fable ; et ces peuples regarderaient les nôtres comme un songe monstrueux : nous ne sommes point la race de ces robustes Gaulois qui s'étaient endurcis aux pénibles travaux de la campagne.<sup>14</sup>

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>8</sup> « Une secrète et douce langueur s'emparait de moi. J'aimais déjà le poison flatteur qui se glissait de veine en veine, et qui pénétrait jusqu'à la moelle de mes os » (*ibid.*, p. 87).

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>10</sup> *Lettres spirituelles*, n° 34, *Correspondance de Fénelon*, t. 18, éd. J. Le Brun, B. Neveu, I. Noye, Genève, Droz, 2007, p. 100.

<sup>11</sup> Brochure publiée dans les *Bagatelles morales* (Paris, 1754).

<sup>12</sup> Voir Caroline Jacot-Grapa, « La toilette au XVIII<sup>e</sup> siècle : rituel et thématization », dans *Les Espaces de la civilité*, éd. A. Montandon, Mont-de-Marsan, Éditions Interuniversitaires, 1995, p. 297-298.

<sup>13</sup> Louis W. Marvick, « Le dégoût et la mollesse », dans *Rhétoriques fin de siècle*, éd. M. Lewis Shaw et F. Cornilliat, Paris, Bourgeois, 1992, p. 156.

<sup>14</sup> *Encyclopédie*, art. MOLLESSE, t. X, p. 631.

Resitué dans ce contexte, l'usage très fréquent que Rousseau fait de cette notion peut sembler peu original. On trouve ainsi dans son œuvre, en particulier dans le premier *Discours* et plus encore dans la *Lettre à D'Alembert*, maintes diatribes opposant les mœurs amollies de ses contemporains aux mâles vertus de certains peuples de l'Antiquité : « Les premiers romains vivaient en hommes, et trouvaient dans leurs continuels exercices la vigueur que la Nature leur avoir refusée, au lieu que nous perdons la nôtre dans la vie indolente et lâche où nous réduit la dépendance du sexe »<sup>15</sup>.

Mais en réalité, Rousseau soustrait la catégorie de la mollesse à son horizon strictement moraliste (que l'orientation en soit spiritualiste, comme chez Fénelon, ou satirique, comme chez l'abbé Coyer) pour en faire un élément clef d'une réflexion anthropologique et généalogique. D'où l'importance de cette notion pour observer ce qu'il en est de la « construction » du masculin chez Rousseau. On considère en général que Jean-Jacques est un ardent partisan de l'absolue distinction des sexes, qu'il affirme l'existence d'une norme naturelle et d'une identité propre à chaque sexe ; norme dont s'écarteraient dangereusement ses contemporains, en particulier en France. Or, sa réflexion sur la condition sexuée de l'humanité exclut toute affirmation *simple* de la masculinité ou de la virilité. Car si le sexe détermine la nature de la femme (du moins dans sa jeunesse), il ne définit pas celle de l'homme : « Le mâle n'est mâle qu'en certains instants, la femelle est femelle toute sa vie, ou du moins toute sa jeunesse »<sup>16</sup>. A l'évidence, un tel énoncé implique une interrogation sur les fondements de la distinction des sexes, ainsi qu'une remise en cause de la croyance en un « principe universel et permanent de la masculinité qui défie le temps, l'espace et les âges de la vie »<sup>17</sup>.

Une des implications essentielles de cette impermanence de l'identité masculine est la menace d'un amollissement et d'une féminisation. Menace toujours sous-jacente mais selon des intensités très variables dans le développement de l'histoire humaine. Encore faut-il donc déterminer, dans la perspective généalogique qui est celle Rousseau, le(s) moment(s) où cette menace est la plus forte, jusqu'au basculement dans la catastrophe de l'indifférenciation sexuelle.

### *Un effet des sciences, des arts et des lettres*

Avant Rousseau, il n'est guère sans doute que Montesquieu qui ait privilégié une approche historique de cet avènement supposé de la mollesse à un schéma simpliste opposant l'austère vertu des Anciens au règne moderne d'une galanterie amollissante et efféminée. Le diagnostic de Montesquieu sur l'extension du règne de la galanterie et sur le processus de dévirilisation à l'œuvre dans la nation française anticipe dans une large mesure les

---

<sup>15</sup> *Lettre à D'Alembert*, éd. J. Rousset, OC V, p. 94.

<sup>16</sup> *Émile* V, OC IV, p. 697.

<sup>17</sup> Elisabeth Badinter, XY, *De l'identité masculine*, Paris, Odile Jacob, 1992, p. 13. Voir aussi l'ouvrage récent de Laure Challande, *L'Ame a-t-elle un sexe ? Formes et paradoxes de la distinction sexuelle dans l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Garnier, 2011.

descriptions de Rousseau dans la *Lettre à D'Alembert*. C'est ainsi que dans un fragment intitulé « Du changement des mœurs arrivé dans la nation française », Montesquieu dénonce un vaste processus de désordre dans les mœurs féminines, visiblement corrélé à un processus de dévirilisation continu, les deux phénomènes étant reliés à l'instauration d'une monarchie de plus en plus absolue<sup>18</sup>. Autrement dit, en perdant toute fonction politique (marque sexuelle secondaire) et en ne conservant sa fonction guerrière qu'au prix d'une totale dépendance à l'égard du monarque, la noblesse en a quasiment été réduite à une fonction de représentation, au risque d'un brouillage de la hiérarchie traditionnelle entre les sexes, voire d'une menace de confusion.

Telle n'est pas toutefois la perspective de Rousseau, qui situe le phénomène sur un plan moins politique que civilisationnel. L'amollissement des peuples de l'Antiquité est d'abord lié au développement du luxe, du commerce et des arts :

Quand ces peuples commencèrent à dégénérer, que la vanité et l'amour du plaisir eurent succédé à celui de la patrie et de la vertu, alors le vice et la mollesse pénétrèrent de toutes parts ; et il ne fut plus question que de luxe et d'argent pour y satisfaire. Les particuliers s'enrichirent, le commerce et les arts fleurirent, et l'État ne tarda pas à périr.<sup>19</sup>

Est également en cause le développement des sciences qui nuisent à la force du corps et à la vigueur de l'âme, conditions indispensables à l'exercice de la vertu. C'est là un effet dénaturant que les sciences ont en commun avec les lettres et les arts. Selon le premier *Discours*, « l'étude des sciences est bien plus propre à amollir et efféminer les courages, qu'à les affermir et les animer »<sup>20</sup>. Le développement des lettres n'a pas un effet moins dénaturant : « Le goût des lettres, de la philosophie et des beaux-arts amollit les corps et les âmes. le travail du cabinet rend les hommes délicats, affaiblit leur tempérament, et l'âme garde difficilement sa vigueur quand le corps a perdu la sienne. L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, énerve le courage »<sup>21</sup>.

Que Rousseau parle du Sauvage ou de « l'homme de bien », l'un des traits qu'il met en relief est la vigueur du corps ou de l'esprit. Le sauvage est « robuste, agile, courageux »<sup>22</sup>, l'homme de bien est « un athlète qui se plaît à combattre nu : il méprise tous ces vils ornements qui gêneraient l'usage de ses forces »<sup>23</sup>. Rousseau vante la sagesse des cités antiques qui ont su interdire aux hommes toutes les activités qui « en affaissant et corrompant

---

<sup>18</sup> « À mesure que la puissance royale se fortifia, la noblesse quitta ses terres. Ce fut la principale cause du changement des mœurs qui arriva dans la nation. On laissa les mœurs simples du premier temps, pour les vanités des villes ; les femmes quittèrent la laine et méprisèrent tous les amusements qui n'étaient pas des plaisirs. Le désordre ne vint qu'insensiblement. Il commença sous François I<sup>er</sup> ; il continua sous Henri II. Le luxe et la mollesse des Italiens l'augmenta sous les régences de la reine Catherine. Sous Henri III, un vice qui n'est malheureusement inconnu qu'aux nations barbares se montra à la Cour... » (*Pensées*, n° 1272, éd. Louis Desgraves, Paris, Laffont, 1991, p. 429-430).

<sup>19</sup> Rousseau, *Fragments politiques*, VII, OC III, p. 517.

<sup>20</sup> *Discours sur les sciences et les arts*, OC III, p. 22.

<sup>21</sup> *Préface de Narcisse*, OC II, p. 966.

<sup>22</sup> *Discours sur l'origine de l'inégalité*, OC III, p. 136.

<sup>23</sup> *Discours sur les sciences et les arts*, OC III, p. 8.

le corps, énervent sitôt la vigueur de l'âme »<sup>24</sup>. La prosopopée de Fabricius a précisément pour fonction de dénoncer cet effet dénaturant et amollissant des lettres et des arts : « Quelles sont ces moeurs efféminées ? Que signifient ces statues, ces tableaux, ces édifices ? Insensés, qu'avez-vous fait ? Vous, les maîtres des nations, vous vous êtes rendus les esclaves des hommes frivoles que vous avez vaincus ? Ce sont des rhéteurs qui vous gouvernent ? »<sup>25</sup>. Amollissement d'autant plus redoutable qu'il est un instrument d'asservissement aux yeux des puissants puisqu'il consolide le pouvoir qu'ils se sont injustement appropriés en assoupissant les consciences et en émoussant les énergies.

Certes Rousseau n'est pas le premier à désigner les productions de la culture, ainsi que le développement du luxe et de la mollesse comme les agents d'une corruption des moeurs et d'un redoutable *énervement* de la vertu. On sait à quel point ce fut un leitmotiv de Madame Dacier que de dénoncer cet effet pernicieux des productions « modernes », en particulier l'Opéra, où « la poésie et la musique également molles et efféminées communiquent tout leur poison à l'âme, et relâchent tous les nerfs de l'esprit »<sup>26</sup>. La dépravation du goût des Modernes, exemplairement illustré par La Mothe, les conduit à faire l'éloge d'un raffinement et d'une mollesse qu'Homère rejetait non par ignorance mais par vertu et dégoût devant le « luxe des asiatiques »<sup>27</sup>.

Mais l'analyse de Rousseau est bien plus radicale puisque l'énervement et l'amollissement ne sont pas seulement à ses yeux le signe d'une regrettable dépravation du goût mais bien impliqués dans le principe même du processus civilisationnel et du développement des sciences et des arts. L'atteste en particulier *La Lettre à D'Alembert*. Si le théâtre est devenu l'un des agents essentiels d'un amollissement généralisé, c'est certes d'abord en tant qu'il offre de déplorables modèles d'effémination : le théâtre français moderne ne cesse de représenter des héros mous et efféminés et inversement des figures de femmes séductrices et dominatrices<sup>28</sup>. Mais c'est plus profondément l'institution même du théâtre qui est en cause : non seulement les comédiennes s'y exhibent de la manière la plus indécente, mais les spectatrices elles-mêmes n'ont plus rien de la réserve qui caractérisait les « anciens peuples policés », chez qui « les femmes vivaient très renfermées » : « elles n'avaient point la meilleure place au spectacle, elles ne s'y mettaient point en montre »<sup>29</sup>. Autrement dit, « la scène théâtrale est un paradigme grossissant de la scène du monde. De même que sur celle-ci règnent les femmes [...] qui enferment les hommes qu'elles étouffent dans des chambres closes, obscures et calfeutrées, de même le théâtre est une véritable chambre obscure, un antre noir, une caverne platonicienne qui inverse et renverse à l'extrême tous les rapports naturels, et ceci aussi bien dans la représentation comme telle que dans 'les

---

<sup>24</sup> *Discours sur les sciences et les arts*, OC III, p. 23.

<sup>25</sup> *Discours sur les sciences et les arts*, OC III, p. 14.

<sup>26</sup> Anne Dacier, *Des Causes de la corruption du goût*, Paris, 1714, p. 27.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 148 et sv.

<sup>28</sup> Voir notamment la condamnation des héros de Racine : « héros si parés, si doucereux, si tendres, qui, sous un air de courage et de vertu, ne nous montrent que les modèles de jeunes gens [...] livrés à la galanterie, à la mollesse, à l'amour, à tout ce qui peut efféminer l'homme et l'attédir sur le goût de ses véritables devoirs. Tout le théâtre français ne respire que la tendresse » (*Lettre à D'Alembert*, éd. J. Rousset, OC V, p. 107).

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 81.

choses représentées' »<sup>30</sup>. Si le théâtre est une institution aussi redoutable, c'est en grande partie parce qu'il légitime l'ascendant des femmes sur les hommes, ascendant naturel mais que les institutions devraient précisément tempérer ou modérer et non exacerber.

### *Une opération de la féminité*

Car « l'empire des femmes n'est point à elles parce que les hommes l'ont voulu, mais parce que ainsi le veut la nature : il était à elles avant qu'elles parussent l'avoir. Ce même Hercule, qui crut faire violence aux cinquante filles de Thespius, fut pourtant contraint de filer près d'Omphale, et le fort Samson n'était pas si fort que Dalila »<sup>31</sup>. Il y a en effet quelque chose de contagieux dans la féminité : une trop grande proximité avec les femmes, et a fortiori le principe d'une promiscuité entre les sexes tel qu'il régit l'espace social au XVIII<sup>e</sup> siècle, entraîne nécessairement une féminisation des hommes<sup>32</sup>.

Aux yeux de Rousseau, c'est pour avoir totalement oublié ces règles élémentaires du commerce sexuel que les sociétés occidentales courent à la catastrophe. Et si la France est particulièrement menacée, c'est parce qu'y règnent souverainement tous les principes de la galanterie, que Rousseau désigne dans le second *Discours* comme « le moral de l'amour »<sup>33</sup>, et que Saint-Preux dénonce en ces termes : « la galanterie française a donné aux femmes un pouvoir universel qui n'a besoin d'aucun tendre sentiment pour se soutenir. Tout dépend d'elles : rien ne se fait que par elles et pour elles »<sup>34</sup>.

La perversion du théâtre n'est donc que le symptôme d'un mal plus profond : la promiscuité entre les sexes, le mélange en tout lieu des femmes et des hommes. Ce que Rousseau ne cesse de répéter, c'est que ce cauchemar — « les deux sexes réunis journellement dans un même lieu »<sup>35</sup> — est devenu la règle en France :

La nature, qui impose aux femmes [une] vie sédentaire et casanière, en prescrit aux hommes une tout opposée [...]. Si les Orientaux, que la chaleur du climat fait assez transpirer, font peu d'exercice et ne se promènent point, au moins ils vont s'asseoir en plein air et respirer à leur aise ; au lieu qu'ici les

---

<sup>30</sup> Sarah Kofman, *Le Respect des femmes: (Kant et Rousseau)*, Paris, Galilée, 1982, p. 135. Voir aussi Anne Deneys-Tunney, « Féminité et théâtralité dans la *Lettre à D'Alembert sur les spectacles* de J.-J. Rousseau », dans *Théâtralité et genres littéraires*, éd. A. Larrue, Poitiers, éd. de la Licorne, 1996, p. 115-131.

<sup>31</sup> *Émile* V, OC IV, p. 697.

<sup>32</sup> On est ici au plus près de la logique des tabous sexuels qui, d'après les analyses de Freud, régissent la vie quotidienne des populations primitives et structurent encore les fantasmes du civilisé : « L'homme redoute d'être affaibli par la femme, d'être contaminé par sa féminité et de se montrer alors impuissant. L'effet endormissant, détendant du coït peut être le prototype de cette inquiétude et si cette angoisse s'étend, cela est justifié par le fait qu'on perçoit l'influence que la femme acquiert sur l'homme par les rapports sexuels, la considération qu'elle commande alors » (Freud, *Le Tabou de la virginité* (1918), *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 71). Sur l'importance de cette fantasmagorie dans l'imaginaire romanesque du XVIII<sup>e</sup> siècle, voir nos *Espaces du féminin dans le roman du dix-huitième siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2004, *passim*.

<sup>33</sup> *Discours sur l'origine de l'inégalité*, OC III, p. 158.

<sup>34</sup> *La Nouvelle Héloïse* (II, 21), OC II, p. 276.

<sup>35</sup> *Lettre à D'Alembert*, OC V, p. 101.

femmes ont grand soin d'étouffer leurs amis dans de bonnes chambres bien fermées. [...] Nous perdons [notre vigueur] dans la vie indolente et lâche où nous réduit la dépendance du sexe.<sup>36</sup>

Saint-Preux, en arrivant à Paris, fait le même constat : en France, « les hommes se sont soumis à vivre à la manière des femmes, et à rester sans cesse enfermés dans la chambre avec elles », assujettis (contre leur nature, comme le prouve leur incessante agitation) à « l'ennui de cette indolence efféminée et casanière »<sup>37</sup>.

Rousseau dénonce les conséquences du confinement des hommes dans l'étroite sphère de la mondanité et de leur assujettissement au mode de vie des femmes : c'est bien la confusion et l'inversion de ce qui constitue la destination naturelle et différenciée des sexes dans les dispositifs de socialité :

Suivons les indications de la nature ; consultons le bien de la société ; nous trouverons que les deux sexes doivent se rassembler quelquefois, et vivre ordinairement séparés. Je l'ai dit tantôt par rapport aux femmes, je le dis maintenant par rapport aux hommes. Ils se sentent autant et plus qu'elles de leur trop intime commerce ; elles n'y perdent que leurs mœurs, et nous y perdons à la fois nos mœurs et notre constitution : car ce sexe plus faible, hors d'état de prendre notre manière de vivre trop pénible pour lui, nous force de prendre la sienne trop molle pour nous, et ne voulant plus souffrir de séparation, faute de pouvoir se rendre hommes, les femmes nous rendent femmes.<sup>38</sup>

Car l'aptitude féminine à capturer l'énergie virile semble universelle, et serait d'ailleurs foudroyante si la sagesse de la nature n'avait heureusement différé cette captation d'énergie en instituant l'impératif moral de la pudeur féminine.

Mais il s'agit d'une barrière fragile, fortement ébranlée par la corruption des mœurs actuelles (la promiscuité des sexes). D'où l'imminence de la catastrophe et l'urgence de l'institution d'une nouvelle économie du commerce entre les sexes. Dans la *Lettre à D'Alembert*, Rousseau réclame en particulier le confinement des femmes dans la sphère domestique. L'enjeu en est très clairement de promouvoir une nouvelle économie des désirs et des passions, qui puisse préserver, ou plutôt restaurer tant la situation est à ses yeux catastrophique, le principe même de la différenciation sexuelle.

Pour en finir avec cette confusion déplorable, synonyme d'indifférenciation sexuelle, il n'est d'autre issue, pour Rousseau, que d'assigner aux femmes « une vie retirée et domestique », c'est-à-dire en revenir aux mœurs des « anciens peuples policés », où elles « vivaient très renfermées [et] se montraient rarement en public »<sup>39</sup>. Cette règle est au fondement de l'ordre que Julie fait régner à Clarens, ainsi que Saint-Preux l'explique à Milord Édouard : « dans une maison bien réglée les hommes et les femmes doivent avoir peu de commerce entre eux. [...] [Julie] soutient que de l'amour ni de l'union conjugale ne résulte point le commerce continuel des deux sexes »<sup>40</sup>.

---

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>37</sup> *La Nouvelle Héloïse* (IV, 10), OC II, p. 451.

<sup>38</sup> *Lettre à D'Alembert*, OC V, p. 92.

<sup>39</sup> *Lettre à D'Alembert*, éd. citée, p. 177.

<sup>40</sup> *La Nouvelle Héloïse* (IV, 10), OC II, p. 450. Rousseau s'inspire ici en particulier de l'exemple de Lacédémone : « N'est-ce pas un usage constant de tous les peuples du monde, hors le français et ceux qui



Toute la logique du livre V de l'*Emile* qui programme la rencontre du jeune homme avec Sophie vise à le préserver de ce dangereux amollissement caractéristique de « l'habitation » des femmes. Les transports en carrosse sont ainsi interdits à Émile en des termes qui ne laissent aucun doute sur les motifs du précepteur : « nous ne voyageons point dans la mollesse et dans le repos des femmes »<sup>41</sup>.

Aussitôt après avoir rencontré Sophie, Émile fait pourtant la même expérience que Télémaque dans l'île de Chypre et subit la terrible épreuve de l'amollissement :

Où est ce jeune homme formé si durement, qui bravait les rigueurs des saisons, qui livrait son corps aux plus rudes travaux et son âme aux seules lois de la sagesse [...] ? Maintenant amolli dans une vie oisive il se laisse gouverner par les femmes, leurs amusements sont ses occupations, leurs volontés sont ses lois, une jeune fille est l'arbitre de sa destinée ; il rampe et fléchit devant elle, le grave Émile est le jouet d'une enfant !<sup>42</sup>

Lorsqu'il demeure aux côtés de Sophie, Émile semble éprouver le même embarras que ces hommes perpétuellement enfermés dans des salons gouvernés par des femmes, « toujours contraints dans ces prisons volontaires », et dont l'agitation continuelle les pousse à « se lever, se rasseoir, aller et venir sans cesse à la cheminée »<sup>43</sup> :

Le réduire tout à coup à une vie molle et sédentaire serait l'emprisonner, l'enchaîner, le tenir dans un état violent et contraint ; je ne doute pas que son humeur et sa santé en fussent également altérées. À peine peut-il respirer à son aise dans une chambre bien fermée, il lui faut le grand air, le mouvement, la fatigue. Aux genoux même de Sophie il ne peut s'empêcher de regarder quelquefois la campagne du coin de l'œil, et de désirer de la parcourir avec elle.<sup>44</sup>

Mais cette extrême difficulté qu'éprouve Émile à rester confiné aux pieds de Sophie est en fait la meilleure preuve qu'il n'est pas devenu un autre Hercule auprès de sa nouvelle Omphale. La chance d'Émile, c'est d'abord d'avoir reçu une éducation qui lui rend insupportable cette contrainte, alors que l'agitation et l'inquiétude de ceux qui restent prisonniers des salons où trône une idole mollement alanguie sur un siège ne sont que les ultimes soubresauts d'une énergie virile en voie d'épuisement. Le grand bonheur d'Émile, c'est surtout d'être encore dirigé dans ces instants si périlleux par un guide sûr, qui prend soin de le préserver des dangers inévitablement liés à toute promiscuité avec l'autre sexe :

---

l'imitent, que les hommes vivent entre eux, les femmes entre elles ? S'ils se voient les uns les autres, c'est plutôt par entrevues et presque à la dérobée comme les époux de Lacédémone, que par un mélange indiscret et perpétuel, capable de confondre et défigurer en eux les plus sages distinctions de la nature » (*ibid.*). Voir Plutarque, « Vie de Lycurgue » : « Si servait [aux époux] cette entrevue recelée, non seulement à ce que ce leur était un exemple de continence et de pudicité mais aussi à ce que leurs personnes en étaient plus vigoureuses pour engendrer, et maintenait les deux parties en ardeur et appétit de nouveaux amoureux, non tièdes ni languissants, comme le sont ordinairement ceux qui jouissent à cœur soûl de leurs amours (*Vies parallèles*, chap. XXVIII, trad. Amyot, Paris, Gallimard, 1937, t. I, p. 105-106).

<sup>41</sup> *Emile* V, OC IV, p. 771.

<sup>42</sup> *Emile* V, OC IV, p. 799.

<sup>43</sup> *Lettre à D'Alembert*, OC V, p. 93.

<sup>44</sup> *Emile* V, OC IV, p. 801.

Est-ce par hasard qu'[Émile et Sophie] ne peuvent loger dans le même lieu ? [...] Est-ce par hasard qu'il la voit si rarement, et qu'il est forcé d'acheter par tant de fatigues le plaisir de la voir quelquefois ? Il s'effémine, dites-vous. Il s'endurcit, au contraire ; il faut qu'il soit aussi robuste que je l'ai fait pour résister aux fatigues que Sophie lui fait supporter.

Il loge à deux grandes lieues d'elle. Cette distance est le soufflet de la forge ; c'est par elle que je trempe les traits de l'amour. S'ils logeaient porte à porte, ou qu'il pût l'aller voir mollement assis dans un bon carrosse, il l'aimerait à son aise, il l'aimerait en Parisien.<sup>45</sup>

Un autre bonheur d'Émile, qu'il doit encore aux bons soins de son éducateur, c'est que l'objet qui lui est désigné n'a rien d'une de ces modernes Armides qui se repaissent d'hommes efféminés, vivant elles-mêmes dans une éternelle mollesse. Une proximité permanente à la nature doit lui donner une vitalité dont les petites filles de son âge élevées dans les villes sont aux yeux de Jean-Jacques totalement dépourvues. Pour rendre Sophie aussi « robuste » qu'une femme puisse l'être sans perdre ses qualités naturelles, il faut lui donner beaucoup d'exercices et l'éloigner de cette vie dolente et casanière que les mères imposent à leurs filles. Car « par l'extrême mollesse des femmes commence celle des hommes. Les femmes ne doivent pas être robustes comme eux, mais pour eux, pour que les hommes qui naîtront d'elles le soient aussi »<sup>46</sup>. Telle est l'*eunomia* qui caractérise les mœurs des anciens peuples :

Les premiers romains vivaient en hommes, et trouvaient dans leurs continuels exercices la vigueur que la nature leur avoir refusée, au lieu que nous perdons la nôtre dans la vie indolente et lâche où nous réduit la dépendance du sexe. Si les barbares [du Nord] vivaient avec les femmes, ils ne vivaient pas pour cela comme elles ; c'étaient elles qui avaient le courage de vivre comme eux, ainsi que faisaient aussi celles de Sparte. La femme se rendait robuste et l'homme ne s'énervait pas.<sup>47</sup>

Seule l'éducation permet donc d'échapper à une mollesse redoutablement contagieuse<sup>48</sup>. A cet endroit, la complexité, sinon l'ambiguïté, du discours de Rousseau apparaît clairement. Si l'amollissement a tous les traits d'une dénaturation, ce processus n'implique nullement une affirmation simple de la virilité : la vigueur et la force virile ne sont pas données par la nature mais durement conquises par l'éducation. Autrement dit, l'amollissement généralisé que Rousseau détecte chez ses contemporains est-il une *anomalie* monstrueuse, antinaturelle, caractéristique d'une société corrompue, ou bien un processus impliqué dans le développement même de l'humanité, dans son lent accès à la sociabilité ?

### *La fontaine de Salmacis*

---

<sup>45</sup> *Émile* V, OC IV, p. 802.

<sup>46</sup> *Émile* V, OC IV, p. 704.

<sup>47</sup> *Lettre à D'Alembert*, OC V, p. 94.

<sup>48</sup> « Un tempérament robuste ou délicat, la force ou la faiblesse qui en dépendent, viennent souvent plus de la manière dure ou efféminée dont on a été élevé que de la constitution primitive des corps » (*Discours sur l'origine de l'inégalité*, OC III, p. 160).

Dans le second *Discours*, Rousseau situe, on le sait, « l'époque la plus heureuse et la plus durable » de l'humanité à ce période du développement des facultés humaines qui correspond à la société naissante et à la formation des premières nations particulières : « ainsi quoique les hommes fussent devenus moins endurants, et que la pitié naturelle eût déjà souffert quelque altération, ce période du développement des facultés humaines [...], dut être l'époque la plus heureuse et la plus durable »<sup>49</sup>. La concessive est certes éloquente et souligne l'amorce d'un processus de moindre endurance, et donc un amollissement relatif par rapport à la férocité de l'existence originelle qui caractérisait les deux sexes, mais ce processus est à ce moment là encore purement bénéfique.

Que « ce période du développement des facultés humaines » soit celui que Rousseau considère comme le véritable âge d'or de l'humanité, c'est ce que semble attester aussi la page célèbre de l'*Essai sur l'origine des langues* qui décrit l'invention de la danse et de l'accent passionné au bord des fontaines dans les climats arides des pays méridionaux :

Là se formèrent les premiers liens des familles, là furent les premiers rendez-vous des deux sexes. Les jeunes filles venaient chercher de l'eau pour le ménage, les jeunes hommes venaient abreuver leurs troupeaux. Là, des yeux accoutumés aux mêmes objets dès l'enfance commencèrent d'en voir de *plus doux*. Le cœur s'émut à ces nouveaux objets, un attrait inconnu le rendit *moins sauvage*, il sentit le plaisir de n'être pas seul. L'eau devint insensiblement plus nécessaire, le bétail eut soif plus souvent : on arrivait en hâte, et l'on partait à regret. [...] Une ardente jeunesse *oubliait par degrés sa férocité* : on s'apprivoisait peu à peu les uns avec les autres ; en s'efforçant de se faire entendre, on apprit à s'expliquer. Là se firent les premières fêtes : les pieds bondissaient de joie, le geste empressé ne suffisait plus, la voix l'accompagnait d'accents passionnés ; le plaisir et le désir, confondus ensemble, se faisaient sentir à la fois : là fut enfin le vrai berceau des peuples ; et du pur cristal des fontaines sortirent les premiers feux de l'amour.<sup>50</sup>

Derrière l'image idyllique de cette découverte de l'amour et du passage de l'endogamie à l'exogamie se discerne pourtant une autre image, plus inquiétante, que la superposition du texte avec les descriptions du second *Discours* permet de faire réapparaître. Ou pour le dire autrement, tout se passe comme si la description de cette fontaine, de ce point d'eau qui est à la frontière de la passion et du besoin, et où s'inventent la danse et le chant, l'amour et la société naissante, était sourdement travaillée par un mythe : celui de la fontaine de Salmacis.

Comme le rappelle l'*Encyclopédie*, la fontaine de Salmacis, dans la Carie, « avait, disait-on, la réputation de rendre mous et efféminés ceux qui buvaient de ses eaux »<sup>51</sup>. Dans un chapitre intitulé « Des eaux qui efféminaient », l'oratorien Louis Thomassin s'inspirait de Vitruve pour décrypter le mythe de la manière suivante :

Il faut rapporter à ce même sujet ce que les poètes ou plutôt les naturalistes ont raconté des eaux d'une vertu extraordinaire, pour ramollir les corps et les esprits, et changer en quelque manière les hommes en

---

<sup>49</sup> *Discours sur l'origine de l'inégalité*, OC III, p. 171.

<sup>50</sup> *Essai sur l'origine des langues*, OC V, p. 405-406 (nous soulignons).

<sup>51</sup> *Encyclopédie*, art. SALMACIS.

femmes, ou plutôt les rendre en même temps hommes et femmes, d'où vient qu'on les appelle hermaphrodites ou androgynes. Vitruve (livr. 2, chap. 8) dit que si on a conté de la fontaine nommée Salmacis qu'elle efféminait les hommes qui s'y baignaient, ce n'était que parce que les montagnards du voisinage qui y venaient prendre de l'eau, y apprenaient des Grecs à mener une vie plus civile et plus douce. [...]

Le serviteur d'Abraham allant chercher une femme à son jeune maître Isaac la trouva près d'une fontaine. Jacob y trouva aussi Rachel, et Moïse Séphora, que l'un et l'autre épousèrent depuis. Ainsi les fontaines étant les lieux où les jeunes filles venaient puiser l'eau pour les besoins de la famille, il s'y faisait souvent des projets de mariage, d'où les poètes ont pris occasion de dire qu'elles rendaient les hommes efféminés.<sup>52</sup>

A superposer le texte de Rousseau et cette lecture du mythe de Salmacis, effémination et civilisation apparaissent comme deux processus parfaitement indissociables, liés par une relation d'implication réciproque. Rappelons tout d'abord que, comme l'indique le second *Discours*, tout processus de socialisation et de domestication implique, pour Rousseau, amollissement et effémination. Ce qui est vrai des animaux l'est aussi des hommes :

Le cheval, le chat, le taureau, l'âne même ont la plupart une taille plus haute, tous une constitution plus robuste, plus de vigueur, de force, et de courage dans les forêts que dans nos maisons ; [...] Il en est ainsi de l'homme même : en devenant sociable et esclave, il devient faible, craintif, rampant, et sa manière de vivre molle et efféminée achève d'énerver à la fois sa force et son courage.<sup>53</sup>

Or, ce processus d'amollissement a commencé dès avant la société naissante, comme l'atteste la description du passage de l'isolement initial des premiers hommes au « second état de nature » où se forment « l'établissement et la distinction des familles » :

Les premiers développements du cœur furent l'effet d'une situation nouvelle qui réunissait dans une habitation commune les maris et les femmes, les pères et les enfants ; l'habitude de vivre ensemble fit naître les plus doux sentiments qui soient connus des hommes, l'amour conjugal et l'amour paternel. Chaque famille devint une petite société d'autant mieux unie que l'attachement réciproque et la liberté en étaient les seuls liens ; *et ce fut alors que s'établit la première différence dans la manière de vivre des deux sexes*, qui jusqu'ici n'en avaient eu qu'une. Les femmes devinrent plus sédentaires et s'accoutumèrent à garder la cabane et les enfants, tandis que l'homme allait chercher la substance

---

<sup>52</sup> Thomassin, *Méthode d'étudier et d'enseigner chrétiennement les lettres humaines*, chap. XXII, 1682, t. II, p. 441-442. Voir Vitruve, *De Architectura*, II, chap. 8, § 12. Voir aussi l'article HERMAPHRODITE du chevalier De Jaucourt dans l'*Encyclopédie* : « L'explication de cette fable n'est pas facile ; on sait seulement qu'il y avait dans la Carie, près de la ville d'Halycarnasse, une fontaine célèbre, où s'humanisèrent quelques barbares qui étaient obligés d'y venir puiser de l'eau aussi bien que les Grecs. Le commerce qu'ils eurent avec ceux-ci les rendit non seulement plus polis, mais leur inspira le goût du luxe de cette nation voluptueuse ; & c'est peut-être, dit Vitruve, ce qui peut avoir donné à cette fontaine la réputation de faire changer de sexe. Au bout du compte, qu'importe la raison ? la fable est très jolie ».

<sup>53</sup> *Discours sur l'origine de l'inégalité*, OC III, p. 139.

commune. *Les deux sexes commencèrent aussi par une vie un peu plus molle à perdre quelque chose de leur férocité et de leur vigueur...*<sup>54</sup>

Au regard des analyses qui précèdent, on ne peut qu'être frappé de l'étrange coïncidence de deux phénomènes qui, selon les principes de Rousseau, devraient s'exclure mutuellement : la différenciation des manières de vivre apparaît en même temps que le processus d'amollissement. Autrement dit, le remède et le mal sont parfaitement contemporains, et l'un n'est pas moins originel ou « naturel » que l'autre.

La mollesse que la première cohabitation des sexes entraîne n'est certes ici que le signe d'un processus civilisateur en cet instant purement bénéfique puisque les activités viriles sont toutes encore situées à l'extérieur de la *domus*. Mais en usant à cet endroit du terme de « mollesse », si lourdement connoté chez lui, Rousseau indique assez clairement que, déjà, le ver est dans le fruit... Ce qui est explicitement confirmé quelques lignes plus loin : « les hommes jouissant d'un fort grand loisir l'employèrent à se procurer plusieurs sortes de commodités inconnues à leurs pères ; et ce fut là le premier joug qu'ils s'imposèrent sans y songer, et la première source de maux qu'ils préparèrent à leurs descendants ; car [...] *ils continuèrent ainsi à s'amollir le corps et l'esprit* »<sup>55</sup>.

C'est dire que le processus d'amollissement devrait logiquement être encore plus avancé dans la phase suivante, celle des premiers liens entre les familles au bord des fontaines, que célèbre pourtant Rousseau dans l'*Essai*. Probablement antérieure à cette page<sup>56</sup>, la version que donnait le second *Discours* de la même phase exactement était beaucoup moins euphorique :

Tout commence à changer de face. Les hommes errants jusqu'ici dans les bois, ayant pris une assiette plus fixe, se rapprochent lentement [...]. Un voisinage permanent ne peut manquer d'engendrer enfin quelque liaison entre diverses familles. De jeunes gens de différents sexes habitent des cabanes voisines, le commerce passager que demande la nature en amène bientôt un autre non moins doux et plus permanent par la fréquentation mutuelle. On s'accoutume à considérer différents objets et à faire des comparaisons ; on acquiert insensiblement des idées de mérite et de beauté qui produisent des sentiments de préférence. A force de se voir, on ne peut plus se passer de se voir encore. Un sentiment tendre et doux s'insinue dans l'âme, et par la moindre opposition devient une fureur impétueuse : la jalousie s'éveille avec l'amour ; la discorde triomphe *et la plus douce des passions reçoit des sacrifices de sang humain*.<sup>57</sup>

On notera la frappante analogie rythmique avec la clause du paragraphe correspondant dans l'*Essai* (« et du pur cristal des fontaines sortirent les premiers feux de l'amour »). La superposition des deux textes fait clairement apparaître un effacement, dans l'*Essai*, de la menace passionnelle qui surgit pourtant dans le second *Discours en même temps* que la

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 168. L'idée d'un « énervement » de la vigueur originelle de l'homme consécutif à la cohabitation des sexes et à la découverte de l'amour est d'origine épicurienne (voir Lucrèce, *De Natura rerum*, V, v. 1011-1026).

<sup>55</sup> *Ibid.*

<sup>56</sup> Le chap. IX de l'*Essai* est très difficile à dater précisément.

<sup>57</sup> *Discours sur l'origine de l'inégalité*, OC III, p. 169.

naissance de l'amour. Or, dans le second *Discours*, ce qui se cache derrière cette menace passionnelle est dévoilée, comme par anticipation, quelques paragraphes plus haut :

Parmi les passions qui agitent le cœur de l'homme, il en est une ardente, impétueuse, qui rend un sexe nécessaire à l'autre, passion terrible qui brave tous les dangers, renverse tous les obstacles, et qui dans ses fureurs semble propre à détruire le genre humain qu'elle est destinée à conserver. [...]

Cette violence passionnelle est totalement étrangère aux premiers hommes qui ne connaissaient de l'amour que sa dimension physique et furent « assez heureux pour ignorer ces préférences qui en irritent le sentiment et en augmentent les difficultés » :

Commençons par distinguer le moral du physique dans le sentiment de l'amour. Le physique est ce désir général qui porte un sexe à s'unir à l'autre ; le moral est ce qui détermine ce désir et le fixe sur un seul objet exclusivement, ou qui du moins lui donne pour cet objet préféré un plus grand degré d'énergie. Or il est facile de voir que le moral de l'amour est un sentiment factice, né de l'usage de la société, et célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté et de soin pour établir leur empire, et rendre dominant le sexe qui devrait obéir.<sup>58</sup>

Ainsi, comme l'a souligné Jacques Derrida, « l'opération de la féminité — et cette féminité, ce principe féminin peut aussi bien être à l'œuvre chez les femmes que chez ceux que la société appelle les hommes et que, dit Rousseau, 'les femmes rendent femmes' — consiste donc à *capturer l'énergie* en l'attachant à un seul thème, une seule représentation »<sup>59</sup>. Que la domination féminine prenne, alternativement ou simultanément, la forme de la douceur affadissante, amollissante, ou celle de la fureur destructrice ou dévoratrice, c'est bien toujours au fond d'une même menace qu'il s'agit. Le « moral de l'amour » est un instrument d'asservissement, qui voue l'homme à la servitude, à l'empire des sens et de l'imagination, « à la passivité (féminine) devant la passion passive par excellence, l'amour physique, insatiable et impérieux, passion de la femme, entendue comme passion pour la femme et comme passion féminine et féminisante, passion qui *énervé\**, affaiblit, *amollit\**, prive de ressort et d'énergie »<sup>60</sup>.

On voit combien, chez Rousseau, le tableau idyllique de la société naissante porte en lui-même l'amorce d'une dégradation. Ce qui s'initie alors s'est déjà altérée. Mais si l'amollissement de la férocité originelle est lourd de menaces sur l'identité masculine et sur le principe même de la différence sexuelle, il est aussi la condition de la civilisation, la source du chant et de la danse, du langage et de la fête. C'est assez dire l'ambivalence de cette merveilleuse, catastrophique, irréparable surprise de l'amour, qui mène à la société civilisée. Au reste, si Rousseau n'a cessé de jeter l'anathème sur la mollesse et le risque de

---

<sup>58</sup> *Discours sur l'origine de l'inégalité*, OC III, p. 158.

<sup>59</sup> Jacques Derrida, *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967, p. 254.

<sup>60</sup> Pierre Bourdieu, « La rhétorique de la scientificité : contribution à une analyse de l'effet Montesquieu », *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, p. 234 (\* Souligné par l'auteur).

dévirilisation qu'implique la promiscuité entre les sexes, il a contribué peut-être plus qu'aucun autre écrivain à la célébration des charmes de la langueur et de l'amollissement : on songera aussi bien aux vers chantant le *Verger de Madame de Warens*<sup>61</sup>, qu'au goût de Jean-Jacques pour la mélodie, italienne en particulier. N'est-ce pas sous sa plume que l'on trouve même cette réhabilitation à peine masquée de ces rares voluptueux sachant apprécier « le goût la mollesse » et lui « laisser la douceur et toute la simplicité dont il est susceptible »<sup>62</sup> ? N'est-ce pas au livre IX des *Confessions* que l'on peut lire cet aveu, plus éloquent encore, à propos de la période de mélancolie et de langueur qui débouche sur la rédaction de *La Nouvelle Héloïse* : « Je faisais ces méditations dans la plus belle saison de l'année, sous des bocages frais, au chant du rossignol, au gazouillement des ruisseaux. *Tout concourut à me replonger dans cette mollesse, trop séduisante, pour laquelle j'étais né*, mais dont le ton dur et sévère, où venait de me monter une longue effervescence, m'aurait dû délivrer pour toujours »<sup>63</sup> ? Plus tard, dans *Les Rêveries*, Rousseau parle du « tiède alanguissement [qui] énerve toutes [ses] facultés »<sup>64</sup>. Le sentiment d'être informe, littéralement amorphe, parcourt toutes *Les Rêveries*. Comme si cet « appel » de la mollesse, que Rousseau a repoussé tout au long de ses écrits, resurgissait en ces dernières années à la fois comme un désastre et aussi, sans doute, comme le dénouement d'une tension et une sorte de soulagement.

Christophe Martin

Université Paris-Sorbonne (CELLF 17-18, UMR 8599)

---

<sup>61</sup> *OC* II, p. 1124 et sv.

<sup>62</sup> MS. Neuchâtel, 7867 (III. Des lois).

<sup>63</sup> *Les Confessions*, livre I, *OC* I, p. 179-180.

<sup>64</sup> *Les Rêveries du promeneur solitaire*, « Deuxième promenade », *OC* I, p. 1002.